

Les nuits sont enceintes

Elena Lasida

Numéro 780, septembre–octobre 2015

Danger : impasse du progrès

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78860ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lasida, E. (2015). Les nuits sont enceintes. *Relations*, (780), 21–22.

Les nuits sont enceintes

Face à la démesure du progrès, l'expérience de la limite peut ouvrir à de nouveaux possibles et s'avérer salutaire.

ELENA LASIDA

Dans un article portant sur les ravages que provoque «l'unification techno-économique du globe, sous l'égide d'un capitalisme financier effréné» (*Le Monde*, 8 juin 2011), le philosophe Edgar Morin finissait par ce proverbe turc : «Les nuits sont enceintes et nul ne connaît le jour qui naîtra.» Dire que la nuit s'impose de partout aujourd'hui dans le monde est une évidence. Parler de la nuit comme d'une *grossesse* relève, au contraire, d'un acte de foi. Or, la foi ne donne ni des preuves ni des garanties. Elle oriente pourtant le regard, elle l'éveille, elle le déplace. Elle permet de reconnaître, dans la réalité sombre, les signes d'un nouveau possible. Elle rend sensible, au milieu de l'obscurité, aux étincelles de lumière. Elle transforme la fêlure en porte de sortie. Au milieu de la nuit où sombre

aujourd'hui notre monde, nous voulons partager ici quelques signes de ce nouveau possible.

Mais commençons par évoquer la nuit : sa profondeur est à la mesure du changement attendu. Les crises multiples que traverse aujourd'hui notre planète – crise écologique, économique, politique – enfoncent l'humanité dans une obscurité de plus en plus profonde. L'épuisement et la dégradation des ressources naturelles sont à l'origine de graves difficultés et périls pour les générations futures. L'endettement public et privé étrangle des populations entières ainsi que les secteurs les plus pauvres dans toutes les sociétés. Les conflits de pouvoir conduisent à des guerres interminables qui déciment des pays entiers. Ces crises remettent profondément en cause notre représentation de «la vie bonne» et du progrès. Nos sociétés se sont construites autour d'un imaginaire collectif associé à la croissance infinie. Mais les crises auxquelles nous sommes aujourd'hui confrontés mettent en évidence que cet imaginaire n'est pas tenable. Le rêve d'infini autour duquel s'est construit le vivre-ensemble laisse la place au constat tragique de notre finitude.

L'auteure est professeure en sciences sociales et économiques à l'Institut catholique de Paris



TRAVERSER LA MORT

Cette finitude nous fait vivre au niveau planétaire une expérience qui est constitutive de chaque vie humaine : l'expérience de la limite. L'histoire de chaque être humain s'écrit à travers les multiples limites rencontrées sur son chemin : les échecs, les ruptures, les pertes. Notre vie est façonnée par la confrontation aux limites de notre existence. Et chacune de ces limites est une expérience de mort : la mort d'un projet, la mort d'une relation, la mort d'une capacité. Face à cette expérience de mort, trois attitudes sont envisageables. Une attitude possible est celle de nier la mort, c'est-à-dire de refuser la perte en cherchant très vite à combler le vide. Nier la mort, c'est faire comme si tout continuait, c'est échapper au deuil et, de ce fait, exclure la possibilité de toute nouveauté. L'attitude contraire est celle de nier la vie : on plonge dans le fatalisme et la résignation. Nier la vie, c'est se laisser entraîner vers l'abîme, entrer dans le cercle vicieux du défaitisme : «De toutes manières, on n'y peut rien.»

Entre ces deux attitudes extrêmes et totalement opposées, il y a place pour un entre-deux. Entre la négation de la mort et

Christian Tiffet, *Les signes d'un nouveau possible*, 2015

la négation de la vie, il est possible d'affirmer la vie, non pas en niant la mort, mais en la traversant. Il s'agit de transformer la perte en un espace où puisse émerger un nouveau possible. C'est le vide qui fait jaillir du radicalement nouveau. Ce nouveau ne vient pas combler le manque, il déplace le regard et fait découvrir quelque chose d'autre qui n'existait pas avant. Dans cet entre-deux, la mort n'est pas niée, mais traversée; la vie n'est pas assurée, mais espérée. La vie attendue n'est pas connue d'avance: on sait seulement qu'elle ne sera pas identique à celle qui a été perdue. Il y a donc bien un deuil à faire et une séparation à vivre, mais cette perte est vécue comme une promesse de nouveauté.

UN NOUVEAU STYLE DE VIE

Pour illustrer ces trois attitudes possibles face à la limite, prenons la crise écologique. La négation de la mort se retrouve, certes, parmi ceux et celles qui refusent de voir la gravité des problèmes auxquels nous sommes confrontés, mais elle apparaît surtout chez ceux et celles qui, conscients du problème, attendent la solution technique miraculeuse qui nous permettra de continuer à vivre comme auparavant. Le progrès technique a certes fait preuve, tout au long de l'histoire, d'avancées impressionnantes et inimaginables. Néanmoins, cette confiance absolue dans la technique constitue une manière de nier la mort et de refuser le deuil d'un certain mode de vie. Car ce qui est en cause

Les problèmes environnementaux auxquels il faut faire face sont sans doute l'occasion idéale pour revisiter et renouveler nos modes de vie.

aujourd'hui, ce n'est pas seulement l'état de la technique mais, plus fondamentalement, notre manière de vivre. Si la voiture est aujourd'hui l'une des principales causes de pollution, il ne s'agit pas seulement de trouver une source d'énergie autre que le pétrole pour la faire fonctionner mais, plus fondamentalement, d'interroger nos modes de vie complètement dépendants de la voiture. L'organisation de nos villes, l'éloignement entre les lieux d'habitation et les lieux de travail, les pratiques de loisir, sont totalement tributaires de la voiture. La mobilité et la capacité de déplacement sont devenues, dans nos sociétés, des valeurs absolues et ceci souvent au détriment de la qualité de présence, de relation et de temps pour soi. Les problèmes environnementaux auxquels il faut faire face sont sans doute l'occasion idéale pour revisiter et renouveler nos modes de vie.

Si certains nient la mort, d'autres nient la vie: les discours fatalistes et de résignation ne manquent pas à cet égard. La mort ici n'est pas niée mais, bien au contraire, s'impose comme une réalité écrasante. Elle apparaît comme la conséquence logique, inévitable, de notre attitude prédatrice à l'égard de la nature. Nous n'y pouvons rien. Mais, à mettre seulement l'accent sur la fatalité, la menace et même la peur, il n'y a pas de place alors pour la vie. Il s'agit juste de survivre et d'éloigner, autant que possible, cet horizon de mort, afin de faire durer le plus longtemps possible ce que nous avons et qui risque de disparaître. Dans cette approche négative, on nie la vie, car elle est conçue seulement en termes de continuité et de prolongation. Or, une vie sans nouveauté, même si elle arrive à perdurer, est une vie condamnée à mort par sa rigidité. Face à la mort, nous croyons sauver la vie en nous accrochant au déjà connu afin de ne pas le perdre, mais ce faisant, nous tuons toute possibilité de vie nouvelle.

Entre ces deux attitudes extrêmes qui opposent la vie et la mort, on peut en concevoir une troisième qui essaie au contraire de les articuler. On reconnaît la menace de mort et on accepte de risquer une perte, non pas pour faire durer le même, mais pour faire émerger du radicalement nouveau. La menace de mort devient ainsi promesse de vie nouvelle. Cette attitude appelle des changements qualitatifs sur le plan des comportements individuels et collectifs, porteurs d'un autre «style» de vie: une vie avec moins de rapidité mais plus de relations; une vie avec moins de mobilité mais plus d'enracinement; une vie avec moins de productivité mais plus de qualité de présence. Il ne s'agit pas d'éviter la perte, car il va bien falloir perdre quelque chose: du confort, de la vitesse, de la mobilité. Mais cette perte est ouverture à une expérience de vie nouvelle: avec plus de relations, plus de présence, plus d'harmonie... La nouveauté est radicale et elle ne se réduit pas au changement de quelques habitudes quotidiennes. Elle suppose une autre expérience du temps et de l'espace: le temps de l'attente et de la surprise plutôt que celui de l'immédiateté et du contrôle; l'espace habité plutôt que l'espace utilitaire. La mort n'est pas niée mais traversée, la vie n'est pas assurée mais attendue.

«Les nuits sont enceintes et nul ne connaît le jour qui naîtra.» La crise nous donne aujourd'hui l'occasion de féconder nos obscurités et de nous ouvrir à l'inattendu. Certes, nos sociétés se sont construites autour du rêve de la sécurité absolue et de la prospérité infinie. Nous avons aujourd'hui une chance unique de repenser la construction de nos communautés humaines sur la base non pas d'un avenir connu d'avance, mais sur celle d'un nouveau possible. Les nuits sont enceintes; préparons-nous à accueillir l'inattendu d'un jour nouveau. ●